L'IMAGE DE LA CHINE DANS LA FRANCE DES LUMIÈRES

Michel Henri Kowalewicz †

Jagiellonian University in Krakow
michel.kowalewicz@uj.edu.pl
Orbis Idearum, Vol. 5, Issue 2 (2017), pp. 75–112.

ABSTRACT

This paper aims at presenting the image of China elaborated by Western observers, especially French ones, during the age of the Enlightenment. The paper is the last scientific contribution by Michel Henri Kowalewicz before his death. Although unfinished, we decided to publish this work in the journal he founded, and left us in heritage, in the conviction that this fragment of memory can benefit the research field of the history of ideas.

«Les choses sont si brouillées en Europe par rapport à nous, que je ne sais qu'en penser. […] Le Ministère de France m'a fait assigner une Pension de 1200 Livres, pour m'engager à continuer à travailler ; et je vais écrire, que cela m'est impossible et que je renonce à la pension. Plus je vous témoigne de confiance en vous révélant ce secret, plus j'espère que vous me serez fidèle à me le garder. En voici un second. Si j'ai abandonné toutes mes relations littéraires et m'applique plus que jamais à cultiver la Vôtre et celle de l'Académie, c'est que je les dois au bonheur que j'ai en d'être Jésuite ; et comme je vous le disais dans ma dernière Lettre, je ferai l'impossible pour pouvoir offrir à Vôtre triomphante et Généreuse Impératrice quelque ouvrage, qui puisse être un monument éternel de ma reconnaissance, pour les bontés, dont elle honore les Jésuites de ses états. […] Je n'ai ouvert aucun Livre chinois, qui ne m'ait humilié pour l'Europe. Du reste c'est moins parce [que] Vos savants parlent de la Chine ancienne et moderne, comme les aveugles des couleurs, que parce que je ne me fais pas à la terrible pensée du compte qu'autant à rendre nos Européens du don de la lumière Evangélique. Ô que cette divine lumière est précieuse ! Ô que les plus beaux Génies sont petits et bornés sans elle ! Ô que les louanges que Lui donnent ici les plus grands hommes contrasteront terriblement avec le blasphème de nos prétendus philosophes ! Cette espèce d'hommes perdit la Dynastie des *Song* et à s'en tenir à ce qu'en ont dit les annales, il n'y plus que des troubles, des ruines et des bouleversements à prédire à l'occident, si les vrais savants ne se hâtent pas de *guérir* les peuples de leur scélératesse. Faites vous en, Monsieur, une grande affaire et songez que vous devez

tout à celui qui est Tout et qui seul peut faire Vôtre bonheur éternel».[1]

C'est ainsi qu'un des missionnaires jésuites présents en Chine s'adressa, dans une lettre postée à Pékin, à l'ancien secrétaire de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, le Conseiller secret Jacob von Stählin.[2] Nous sommes en octobre 1777 et l'Académie Impériale vient tout juste de fêter son premier jubilé, celui du cinquantenaire de son existence. L'ordre des Jésuites, chassé de France depuis 1764, est officiellement suspendu par le Saint-Siège depuis 1773. Néanmoins, l'auteur de la lettre, Pierre Martial Cibot,[3] compte parmi les plus grands savants occidentaux actifs à cette époque en Chine. Les travaux de ce mécanicien, botaniste, philologue, connaisseur de la Chine, de sa culture, de sa littérature, de sa philosophie et employé à la cour de l'empereur de Chine, sont déjà reconnus de son vivant par le milieu savant de la République des Lettres. L'Académie Impériale des sciences de Pétersbourg juge même opportun de le recevoir parmi ses membres externes en tant que contact privilégié à Pékin[4] et de l'honorer lors des festivités du cinquantenaire par une médaille

---

[1] L'orthographe du présent extrait de la lettre a été modernisée. La translittération intégrale du document cité se trouve en annexe. Cf. Archives de l'Académie des Sciences de Russie, Filiale de Pétersbourg, fonds I, opis 3, n° 63, fol. 88v et 90r. La lettre citée a été présentée à l'Assemblée de l'Académie le 6 septembre 1779 (du vieux style). Il est écrit dans les Procès-verbaux la note suivante : « S. E. Monsieur de Stehlin présenta un mémoire et une lettre qui lui a été adressée par le père Cibot, Missionnaire à Pe-king et externe de cette Académie. La lettre est datée du 10 octobre 1777 et le mémoire traite des Agarics : y sont joints cinq dessins. Monsieur le Professeur Pallas prit tous ces papiers chez lui et se chargea d'en faire un extrait », cf. Протоколы заседаний Конферeренции Императорской Академии наук с 1725 по 1803 [Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences depuis sa fondation jusqu'en 1803], Saint-Pétersbourg : Académie des sciences, t. 3, 1900, p. 421.

[2] Jacob von Stählin-Stocksburg [Штелин] (1709-1785), né à Memingen, dès 1735 à l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg, professeur d'éloquence et de poésie ((à partir de 1737) et secrétaire de l'Académie des Sciences de Pétersbourg (1765-1769) ; historien de l'art, fondateur et directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg, cf. F.-D. Liechtenhan, « Jacob von Stählin, académicien et courtisan », in : Cahiers du monde russe, 43/2-3 (2002), pp. 321-332 ; sur les contacts épistolaires de l'Académie cf. M. Kowalewicz, « Quelques aspects des réseaux de langue allemande autour de l'Académie des sciences de Pétersbourg », in : G. Dulac [et a.], La Culture française et les archives russes. Une image de l'Europe au XVIIIe siècle, Ferney-Voltaire : Centre International d'Étude du XVIIIe siècle, 2004, pp. 211-237.

[3] Pierre Martial Cibot (Limoges 1727-1780 Beijing), surnommé en chinois : Han Guoying Baitou [韓國英] ; à propos de cette correspondance cf. M. H. Kowalewicz, « Les échanges épistolaires de Johann Albrecht Euler, interlocuteur privilégié de la ‚République des savants' en Russie (1769-1800) », in : U. J. Schneider, Kultur der Kommunikation. Die europäische Gelehrtenrepublik im Zeitalter von Leibniz und Lessing, Wolfenbütteler Forschungen, 109, Wiesbaden : Harrasssowitz, 2005, pp. 55 sq.

[4] C'est au cours de l'Assemblée de l'Académie, tenue le 17 février 1766 (du vieux style), que

frappée à cette occasion.[5]

L'attention de la France des Lumières fut captivée tout au long du siècle par la Russie et la Chine. D'un côté, la Russie, qui fut coupée de la scène politique européenne des siècles durant, suscita chez les philosophes français un intérêt particulier et contribua à la naissance d'une sorte de mirage.[6] De l'autre, la civilisation chinoise, restée longtemps à l'écart des enjeux politiques européens, devint soudainement une source privilégiée de fantasmagories séduisantes et de

---

Pierre Cibot, de même que l'astronome le Père August Ferdinand Haller von Hallerstein [劉松齡 / 刘松龄], furent officiellement reçus à l'Académie en tant que membres externes. A cette occasion, les deux premiers points au programme de l'Assemblée étaient consacrés aux savants jésuites de Chine. Cf. l'extrait des Procès-verbaux : « Staehlinus indicavit Academicis, se audivisse, iter Pekinum instituendum parare quendam ab Illustri Ministerio ad Sinensium Aulam mittendum, quam, ut quibus commercium cum Patribus Jesuiticis Pekini degentibus litterarium est, ansam arripiant litterasque et fasciculos, aut si quid amplius expediundum cogitent, praeparent, sibique tradant Collegio rerum extranearum exhibituro. Rumoffskius litteras ad astronomos Pekinenses daturum se atque observationes suas astronomicas affirmavit. […] Data hac occasione pervolutisque ultimis Pekino a P. P. Jesuitis ad Illustrem Praesidem nostrum datis litteris repertum est, Rev. Patrem Benoit mortem celeberrimi astronomi P. Gaubil nunciasse, qui Socii honorarii Academiae nostrae munus insigni cum laude sustinuerat, multaque et singularia astronomiam spectantia subinde ad nos miserat, aliumque haud incelebriorem astronomum. Rev. scil. P. Hallersteinium, et Rev. P. Cibot, egregium mechanicum, botanicum et rerum naturalium investigatorem, commendasse, quos in defuncti locum substituat Academia collato in illos honorariorum Sociorum munere. Academici deferri posse commendationi huic unanimi consensu censuerunt, qua autem ratione expediendum illis foret diploma Academicum, proximo in Conventu deliberaturi », cf. Протоколы заседаний [Procès-verbaux des séances], t. 2, 1899, pp. 558 sq. Lors de l'Assemblée suivante, le 24 février (toujours du vieux style), on a délibéré l'envoi des diplômes et inséré la note suivante dans les Procès-verbaux : « De diplomate Academico P. P. Pekini degentibus Hallersteinio et Cibotio expediundo deliberatum est ab Academicis, et communi consensu decretum, nihil obstare, quo minus absente Praeside expediri possent diplomata nomine Academicorum, qui illos Socios sibi asciverunt, subscripta scilicet a Secretario Academiae scientiarum et majore sigillo Academico munita. Caeterum tam opportunam haud esse omittendam occasionem, coque minus retardandam aut incertum in tempus differendam hanc diplomatum expeditionem, censuerunt Academici, quo rarius se offerunt occasiones litteras atque fasciculos ad Pekinenses mittendi, quoque majores a novis istis Academiae Sociis fructos exspectare licet. », cf. ibid.

[5] C'est à l'Assemblée de l'Académie du 31 mars 1777 (vieux style) que la Commission Académique a présenté une résolution concernant la distribution des médailles et des jetons aux Académiciens et Correspondants externes. La Commission a décidé d'attribuer à Pierre Cibot une médaille en bronze et de lister son nom en quarante-deuxième position sur une liste d'une soixantaine des personnalités de la République des Lettres à travers le monde. Cf. Протоколы заседаний [Procès-verbaux des séances], t. 3, 1900, p. 298.

[6] Cf. A. Lortholary, Les ‚philosophes' du XVIIIe siècle et la Russie. Le Mirage russe en France au XVIIIe siècle, Paris : Boivin, 1951; voir aussi : S. Karp (éd.), Le mirage russe au XVIIIe siècle, Ferney-Voltaire, 2001, puis : M. H. Kowalewicz, « Les échanges épistolaires de Johann Albrecht Euler », p. 50.

spéculations pas toujours justifiées. Nous avons donc d'une part, une Chine magnifique, admirée pour son goût esthétique spécifique, sa peinture et sa calligraphie et, d'autre part, un pays convoité mais encore étrange pour les Occidentaux à cause de son exotisme et ses secrets liés à sa « civilisation » .

De même, c'est surtout en France que l'image de la Chine fut pluridimensionnelle ; cette complexité se traduisit par la mise en évidence des extrêmes : on aima la Chine ou on ne l'aima pas, on écrivit sur la Chine en dilettante ou en savant, on fut charmé par son exotisme ou repoussé par son étrangeté, on trouva le goût pour certains éléments de cette civilisation, mais on la rejeta comme telle. De toutes façons, la Chine resta un sujet important de la France de l'Ancien Régime tout au long de l'âge classique. C'est la façon de percevoir cette vieille civilisation qui changea au cours de cette période de l'histoire longue et mouvementée. On peut oser dire que le choc culturel que les missionnaires infligèrent à l'Occident en essayant d'évangéliser la Chine fut énorme. L'histoire de ce choc, c'est l'histoire d'une perception de l'étrangeté qui se positionne entre un songe plus ou moins naïf (au sens à la fois positif que négatif), sur lequel furent élaborées des théories voire des préjugés, et le savoir vrai et éprouvé, qui se constitua lentement et demanda beaucoup d'efforts de la part des Occidentaux. La Chine des philosophes des Lumières fut encore le fruit de ce songe et c'est seulement grâce aux savants comme le père Pierre Cibot que la Chine devint moins étrange et digne d'intérêt au XIXe siècle, et ce, aussi bien pour les missionnaires, les ethnologues et divers chasseurs de curiosités, que pour l'Occident qui la considéra dès lors comme un véritable partenaire sur la scène politique, savante et culturelle.

I.
A LA RECHERCHE DU SOLEIL LEVANT : ENTRE LES OBJETS GAIS ET LE SAVOIR AMER OU LES PERIPETIES DES PREMIERES AVENTURES MISSIONNAIRES VERS L'EMPIRE DU MILIEU

L'Occident était à même de se familiariser peu à peu, à travers les travaux des Jésuites, avec une culture non seulement très ancienne, mais aussi riche en exploits scientifiques et sociaux. Cette civilisation pouvait avant tout se prévaloir d'une longue lignée de traditions philosophiques. Les différents récits de voyages, qui succédèrent en grand nombre à celui de Marco Polo, pouvaient être confrontés avec le savoir scientifiquement prouvé et relaté avec une circonspection digne des érudits de la République des Lettres. Cette confrontation, qui opposait souvent des contes merveilleux au savoir, ne fut pourtant pas facile.

L'Europe des Lumières oscilla, notamment au cours de la seconde moitié du XVIIIe, entre une certaine sinophilie et un certain mépris souvent transformé en sinophobie. C'est le goût pour les choses peu familières et étranges qui conduisit l'Europe baroque à importer le savoir-faire de la Chine : de l'art de cultiver la terre, et particulièrement des jardins, à l'art de faire la fête avec des feux d'artifices, jusqu'à l'art de fabriquer de la porcelaine et d'autres « chinoiseries ».[7] La Chine, désirée principalement du point de vue esthétique, fut aussi la cible de virulentes critiques. D'un côté, considérée comme un autre laboratoire potentiel des Lumières, au même titre que la Russie déjà citée précédemment, elle devait, de l'autre, à tout prix être convertie au christianisme.

Les premières tentatives de conversion de la Chine au christianisme ne datent pas du XVIIIe siècle, mais remontent aux XIIIe et XIVe siècles, lorsque des Franciscains furent envoyés à plusieurs reprises en Asie. Les efforts de ces derniers ne furent pas concluants et c'est à la « Compagnie de Jésus » que fut confiée, dès la fin du XVIe siècle, la lourde tâche de convertir l'empereur chinois et ses sujets à la religion chrétienne. C'est avec l'arrivée en Chine de Matteo Ricci que commença une mission jésuite permanente dans cette région de l'Asie. Le père Ricci changea la stratégie habituelle d'évangélisation, employée auparavant dans les autres endroits du globe, et décida de faire connaître la civilisation d'accueil, tout en devenant rapidement un des premiers connaisseurs de la Chine et sinophile. Ce sont les arguments secs des sciences naturelles et formelles, qui conduisirent les Jésuites aux faveurs de la cour et permirent ainsi les futurs négoces des missionnaires en Chine.

Ce ne sont donc pas les dogmes de la religion chrétienne mais les sciences européennes telles que l'astronomie, l'astrologie, les mathématiques, la géographie et la géologie, qui séduisirent certains lettrés chinois. « Convertie » surtout à l'astronomie occidentale, la Chine abandonna les principes d'observations astronomiques des Arabes en vigueur jusque-là et s'entoura peu à peu des savants européens présents sur place et issus de la Compagnie de Jésus. De cette façon, la base d'un échange intellectuel mutuel, qui permit la confrontation des différentes traditions du savoir, fut timidement mise en place. Il ne s'agissait donc pas dans le cas de la Chine d'un transfert culturel et encore moins d'un transfert scientifique, mais bien d'une véritable rencontre à la fois culturelle et scientifique.

Les Jésuites, parfois impliqués dans les observations astronomiques et les calculs mathématiques entreprises à la cour de Chine, se plongèrent aussi dans d'autres branches du savoir. À la recherche de différents moyens de séduction savante de cette vieille civilisation attachée à sa tradition et persuadée d'être le

---

[7] Cf. par exemple H. Cordier, La Chine en France au XVIIIe siècle, Paris : H. Laurens, 1910.

centre du monde, les Jésuites se lancèrent dans la réforme du calendrier et les rectificatifs des cartes du monde où la Chine apparaissait au milieu. Ces entreprises leur permirent de gagner une certaine crédibilité et estime chez les responsables de la cour, tout comme chez les mandarins influents. Par ailleurs, les Jésuites firent parvenir aux Occidentaux leurs récits traitant de la géographie, de l'histoire, des mœurs, de la religion ou de la philosophie.

Alors que les premiers témoignages offraient toutes sortes de renseignements utiles à l'établissement des missions et aux potentiels échanges commerciaux, les récits des XVIIe et XVIIIe siècles apportèrent des connaissances de plus en plus pertinentes. Ces relations étaient thématiquement diversifiées et adaptées aux besoins du lecteur, intéressé par le savoir précis et ordonné d'après les principes méthodologiques valables en Occident.

A la fin du XVIIe siècle, apparut d'un trait toute une littérature consacrée à la philosophie et la religion chinoises. Ce sont surtout des travaux de polymathes tels que Lorenzo Magalotti (*Notiziae Varie Dell'Imperio Della China*),[8] Erasme Francisci (*Der Höllische Proteus*),[9] Roberus Pazmanus (*De cultu Confucii philosophi et progenitorum apud Sinas*),[10] Jean Déz (*Ad Virum Nobilem De Cultu Confucii Philosophi. Et Progenitorum Apud Sinas cum facultate superiorum*)[11] ou encore cette entreprise commune : de Prospero Intercetta, de Christian Herdtrich, de François Rougement et de Philippe Couplet (*Confucius Sinarum Philosophus*).[12]

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, les témoignages d'intérêt pour la philosophie chinoise furent particulièrement nombreux dans l'espace d'influence de langue allemande et de confession luthérienne. On peut citer les traités : de Joachim Lange (*Nova Anatome, Seu Idea Analytica Systematis Metaphysici Wolfiani*),[13] de Gabriel Thimotheus Lütkemann (*Dissertatio epistolica de philo-*

---

[8] Cf. L. Magalotti (ed.), Notiziae Varie Dell'Imperio Della China E Di Qualche Altro Paese Adiacente Con La Vita Di Confucio Il Gran Savis della China, e un saggio della sua Morale, Firenze : Manni/Carlieri, 1697.

[9] Cf. E. Proteus, Der Höllische Proteus/ oder Tausendkünstige Versteller/ vermittelst Erzehlung der vielfältigen Bild-Verwechslungen Erscheinender Gespenster/ Werffender und poltrender Geister/ gespenstischer Vorzeichen der Todes-Fälle/ Wie Auch Andrer abentheuerlicher Händel, Nürnberg : Endter, 1690.

[10] Cf. R. Pazmanus, op. cit., Leodi & Venetiis [s. n.], 1700.

[11] Cf. J. Déz, op. cit., Dilingae : Bencart, 1700.

[12] Cf. P. Intercetta, Ch. Herdtrich, F. Rougement, Ph. Couplet, op. cit., Parisiis : apud Danielem Horthemsls, 1687.

[13] Cf. J. Lange, op. cit., Francoforti/Lipsiae : Bibliopolium Knochianum, 1726.

sophia Sinensium),[14] de Johannes Benedict Carpzov (*Mencius, sive Mentius, Sinesium post Confucium philosophus*),[15] de Friedrich Reimann et de Johann Burkhard Mencke (*Historia Philosophiae Sinensis*),[16] qui fournirent des informations déjà bien systématisées. Dans la seconde moitié du siècle, les travaux sur la philosophie chinoise se firent plus rares dans l'espace germanique. On peut toutefois mentionner parmi les productions les plus intéressantes : l'étude de Johannes Salomo Semler (*Commentatio De Vestigiis Antiquissimis Doctrinae*)[17] ou celle de Elias Trägård et de Carolus Hwarfner (*De Antiquitatae Sinarum*)[18].

II.
SONGER LA CHINE :
ENTRE THEOLOGIE ET PHILOSOPHIE EN PASSANT PAR L'HISTOIRE

La France connut un très vif intérêt pour l'Orient, et en particulier pour la Chine, à partir du milieu du siècle et cela, non sans une contribution éminente de Madame de Pompadour qui avait une marotte pour toutes sortes de bibelots et autres objets orientaux livrés par la Compagnie des Indes. L'Orient fascinait déjà dans les années quarante à travers les *Lettres chinoises, ou Correspondance philosophique, historique & critique, entre un chinois voyageur & ses correspondants à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon*[19] du marquis d'Argens. Toutefois, l'Empire du Milieu attira l'attention des auteurs français sur certains points très précis.

L'intérêt purement scientifique pour la Chine mis de côté, ce sont surtout les traditions philosophiques et religieuses qui éveillèrent l'intérêt général des philosophes français. Ils prêtèrent particulièrement attention aux systèmes d'ordre social, à l'administration et au pouvoir juridique. En 1751, *Les Devoirs de l'Homme Raisonnable Montrées Par des Exemples Historiqvues Et Am-*

[14] Cf. G. T. Lütkemann, Dissertatio epistolica de philosophia Sinensium cavte circvmspecte lavdanda, [Greifswald]: Struck, 1739.

[15] Cf. J. Venedict Carpzov, Mencius, sive Mentius, Sinesium post Confucium philosophus opt. max., Lipsia : [s. n.] 1743.

[16] Cf. F. Reimann, J. B. Mencke, Historia Philosophiae Sinensis novo methodo tradita, emendata, et aucta, et vice secunda sub prelumire iussa, Brunsvigae : Schröder, 1727.

[17] Cf. I. S. Semler, op. cit., Hallae Magdeburgicae : Hendel, [1761].

[18] Cf. E. Trägård, C. Hwarfner, De Antiquitatae Sinarum. Suffragante Ampliss. Ordine Philos., Gryphiswaldiae : Röse, 1772.

[19] Cf. J.-B. de Boyer, marquis d'Argens, op. cit., A La Haye : chez Pierre Paupie, 1739-1740.

vusantes sortirent des presses à Nuremberg et, en 1772,[20] *L'Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ère chrétienne, par différents généraux chinois* de Joseph-Marie Amiot et Joseph de Guignes parut à Paris.[21] C'est à partir de sources bien fournies en différentes curiosités des régions lointaines de l'Asie qu'une production littéraire de philosophes, qui eut souvent comme fond la Chine, vit le jour. C'est le cas de Claude Adrien Hélvétius (*De l'esprit*),[22] de Nicolas-Antoine Boulanger (*Recherches sur l'origine du despotisme oriental*),[23] de Le Mercier de la Rivière (*L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*),[24] de Montesquieu (*De l'esprit des lois*)[25] ou de Voltaire (*Dictionnaire philosophique*)[26].

Pourtant, en ce qui concerne l'image de la Chine en France au XVIIIe siècle, nous ne pouvons y chercher une histoire de la fortune limpide. Cette histoire remonte indirectement aux premières tentatives d'évangélisation de la Chine et, par la suite, à des pratiques missionnaires pas tout à fait « catholiques » des Jésuites français, actifs dans la région d'Extrême-Orient grâce au soutien de Louis XIV. Le succès de cette image tire directement son origine dans des querelles purement théologiques du siècle précédent, où l'exemple de la Chine joua un rôle principal. Il est opportun d'ajouter que ces querelles contribuèrent en grande partie à la laïcisation du discours philosophique dans la France des Lumières. Il s'agit, en premier lieu, de la querelle dite des « cérémonies chinoises » puis d'une certaine théorie développée par les Jésuites concernant la question du salut et en particulier celui des infidèles.

Au cours du XVIIe siècle, les tentatives d'évangélisation entreprises à travers le monde s'amplifièrent. On peut même constater dans ce domaine une certaine compétition entre les ordres religieux. L'évangélisation devint une priorité pour le Saint-Siège, tout comme au XVIIIe pour les piétistes luthériens. De plus, les pouvoirs temporels virent des intérêts particuliers dans ce mouvement d'évangélisation. Ces derniers furent en danger lorsque que la Papauté voulut imposer en Extrême-Orient un régime hiérarchique indépendant d'Eglises natio-

[20] Cf. Op. cit., Nuremberg : Stein und Raspe, 1751.

[21] Cf. J. Amiot et J. de Guignes, op. cit., Paris : chez Didot l'ainé, M.DCC.LXXII.

[22] Cf. C. A. Hélvetius, op. cit., Paris : Durand, 1758.

[23] Cf. N.-A. Boulanger, op. cit., De Mr. B.I.D.P.E.C [Paris], 1761).

[24] Cf. Pierre-Paul-François-Joachim-Henri Le Mercier de la Rivière, op. cit., Londres : Nourse/Paris : Desaint, 1767.

[25] Cf. Montesquieu, De l'Esprit des loix Ou du Rapport que les Loix Doivent avoir avec la Constitution de chaque Gouvernement, les Mœurs, le Climat, la Religion, Le Commerce, &c, Genève : Barillot, [1748].

[26] Cf. Voltaire, Dictionnaire philosophique, portatif, Londres [i. a. Geneva], 1764.

nales et lever ainsi le privilège du patronage national des régions en question. Dès la sortie de la Bulle *Decet Romanum Pontificem* du 23 décembre 1673 du Pape Clément X et l'introduction du serment d'obéissance directe au Souverain Pontife imposé aux religieux missionnaires, les enjeux d'une compétition économique et politique apparurent.

Certes, l'image de la Chine, fournie à l'Occident par les premiers missionnaires jésuites, était faite d'une série de fresques démesurées d'une Chine savante, civilisée et policée depuis des siècles. Cette représentation contribua nettement à la naissance d'une illusion, adroitement propagée par les Jésuites à travers leurs nombreuses publications dans la France du XVIIe siècle, sur la protection particulière des sciences européennes par la cour de Chine. Les apparences trompeuses et surtout les intérêts aussi bien commerciaux que politiques incitèrent le contrôleur général des finances du Roi Soleil, Jean-Baptiste Colbert, à envoyer en Chine une mission de Jésuites versés en mathématiques et en astronomie pour renforcer ainsi le champ d'influence de Louis XIV en Extrême-Orient par rapport à celui du Saint-Siège. Les Jésuites partirent donc de France avec une double mission : d'une part évangéliser la Chine et d'autre part, propager les sciences du royaume (et ainsi nouer des relations intellectuelles avec la Chine). Cependant, ils eurent, dès 1663, un concurrent de poids dans la « Société des missions étrangères », mise à la disposition de la Propagande.

La querelle des rites, autrement dite querelle des « cérémonies chinoises », remonte à la fin du XVIIe siècle et opposa la formule jésuite de l'évangélisation aux pratiques des autres ordres religieux, tous lancés dans le processus de christianisation du monde. Tandis que les Jésuites étaient partisans d'une adaptation de l'enseignement de la religion chrétienne aux usages et coutumes locaux, leurs adversaires préféraient une transmission des préceptes stricts de la religion à vocation universelle. L'adaptation des dogmes de la religion au culte de Confucius et à celui des ancêtres était, aux yeux des Jésuites, nécessaire pour convaincre les Chinois au christianisme. De cette façon, les Jésuites crurent pouvoir concilier la doctrine morale de Confucius avec la religion chrétienne. Mais pratiqué à la fois par les confucianistes, les bouddhistes et les taôistes, le culte des ancêtres était beaucoup plus difficile à rapprocher du christianisme. La bataille des « cérémonies chinoises » était, en outre, alimentée par l'usage peu clair des termes désignant Dieu (les notions de « *Tien* », c'est-à-dire « le ciel » et de « *Chang ti* », autrement « l'Etre suprême »), sujet souvent évoqué par les adversaires des Jésuites.

Dévoilée au grand public par Pascal, dans ses *Provinciales* [27] et dans ses *Pen-*

---

[27] Cf. par exemple : B. Pascal, Cinquième lettre escrite à un provincial par un de ses amis. De Paris, le 20 mars 1656, [S. l. n. d.], [1656].

sées,[28] la querelle des « cérémonies chinoises » transgressa ainsi le cadre purement théologique et devint un sujet qui engagea dans le débat tous les croyants. Publié en 1697 par le consortium des savants, le *Confucius Sinarum Philosophus* devait répondre aux injures des opposants et prouver non seulement la justesse des pratiques missionnaires des Jésuites en Chine, mais aussi repousser les attaques sur les traditions chinoises et leurs soi-disant usages « idolâtres ». Cependant, la théorie du Jésuite François Musnier du « péché philosophique », présentée lors d'une soutenance de thèse au Collège de Dijon en 1694 et concernant la question du salut des infidèles, aggrava seulement la situation et, de ce fait, le sort des missions jésuites. Finalement, la querelle des rites et l'affaire du péché philosophique conduisirent à la condamnation de l'ordre à l'Assemblée du clergé en 1700, et par la Faculté de Paris ensuite.

Bientôt, les adversaires des Jésuites publièrent une *Lettre de Messieurs des missions étrangères au Pape sur les idolâtries et les superstitions chinoises*[29] qui exposa les principes de la soi-disant « l'idolâtrie tolérée » par les Jésuites en Chine. Ainsi, les intérêts des Jésuites en Chine devinrent incertains et leur réputation en France bien endommagée. L'affaire des « cérémonies chinoises » de la fin du XVIIe siècle captiva l'opinion publique française durant la première moitié du XVIIIe siècle en provoquant de nouvelles éruptions de conflits théologiques entre les Jésuites et les « Missions étrangères ». La « querelle des rites » fut de même un sujet souvent repris par les philosophes dans la France du XVIIIe, fille ainée de l'Eglise.

Cette affaire ne resta ni un différend interne au sein de l'Eglise nationale, ni une discorde franco-française qui alimenta le marché du livre parisien dès le début du XVIIIe siècle. L'histoire des tentatives d'évangélisation de la Chine devint une des plus grandes confrontations culturelles que connut l'Occident chrétien à l'âge classique. Cette confrontation força l'Occident chrétien à défendre ses valeurs face à une civilisation ancienne qui, sur certains points, était plus avancée que l'Europe. Et alors que que la Chine se montrait plutôt passive lors de cette rencontre, l'Occident était obligé de revoir non seulement sa politique d'évangélisation, mais aussi ses dogmes et ainsi, le fond de sa religion même.

Les pratiques jésuites en Chine touchèrent des points extrêmement fragiles de l'enseignement chrétien : l'ascétisme et l'humilité. D'après les Jésuites, ils

---

[28] Cf. [B. Pascal], Pensées de M. Pascal sur la religion, et sur quelques autres sujets, qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses papiers [publiées avec une préface par Étienne Perier], Paris : G. Desprez, 1669.

[29] Cf. J.-Ch. Brisacier, L. Thiberge, op. cit., Cologne [i.e. Amsterdam], chez les heritiers de Corneille d'Egmond M. D CC.

n'avaient pas le statut de vertus supérieures chez les Chinois. L'enseignement chrétien rencontra ainsi un grave problème en Chine, où la morale était construite comme une pyramide, où la hiérarchie des vertus se confondait avec la hiérarchie sociale. C'est justement de ce point de vue que la reprise des coutumes locales par les Jésuites actifs en Chine leur valut des critiques virulentes de la part de la hiérarchie ecclésiastique tout comme des mouvements religieux laïques. La publication de la *Lettre de Messieurs des missions étrangères* fit beaucoup de bruit à Rome et le Saint-Siège décida de passer le dossier des Jésuites d'Extrême-Orient aux spécialistes chargés de vérifier la mise en œuvre des prescrits de la règle de l'ordre. La Papauté voulut résoudre une fois pour toutes l'affaire des rites (tant des cérémonies « chinoises » que celles du « Malabre »).[30] En 1704, le Saint-Siège condamna les cultes chinois et envoya son légat dans la région. Les bruits de la condamnation des « cultes chinois » par le Saint-Siège, arrivés aux oreilles de l'empereur de Chine, gâtèrent non seulement les relations diplomatiques entre la Chine et l'Occident, mais aggravèrent aussi la situation des chrétiens de Chine, et en particulier celle des Jésuites. De plus, l'affaire des « cérémonies chinoises » fut parallèlement confiée à un orientaliste, l'abbé Eusèbe Renaudot, très proche du milieu des « missions étrangères » et connu comme censeur opposé au *Dictionnaire* de Pierre Bayle[31]. Il publia en 1718, à partir d'une source arabe, une traduction des *Anciennes Relations des Indes et de la Chine de deux voyageurs Mahométans*[32] et, à partir de ces documents, essaya de mettre en question les thèses soutenues par les Jésuites. La querelle se poursuivit durant les premières décennies du XVIIIe siècle jusqu'à la suppression officielle des Jésuites par le Saint-Siège en 1773.

Un des fruits de ce débat fut une riche production littéraire des Jésuites au sujet de la Chine, où ils réussirent à familiariser le lecteur occidental à la civilisation, à la mentalité, aux sciences et même à la philosophie et à la religion des Chinois. Non seulement les adversaires des missionnaires jésuites, mais aussi les philosophes engagés dans les débats des Lumières, puisèrent dans ce réservoir de savoir sur la Chine. Parmi les projets jésuites de grande envergure et les plus diffusés, on peut citer par exemple : une entreprise commune des Jésuites de Chine, les *Lettres édifiantes et curieuses,*[33] la *Description de la Chine* de Jean-

---

[30] Cf. P. Pallath, La liturgia eucaristica della Chiesa siro-malabarese, Quaderni di « Rivista liturgica », 1, Padova : Ed. Messaggero, 2000.

[31] Cf. P. Bayle, Le Dictionnaire historique et critique, Rotterdam : Leers, 1697.

[32] Cf. E. Renaudot, Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs Mahometans, qui y allerent dans le neuvième siècle, Paris : Jean-Baptiste Coignard, 1718.

[33] Cf. Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus (recueillies par Le-Gobien, Du-Halde Ingoult. La-Neuville Patouillet et

Baptiste du Halde[34] (rédacteur en chef des *Lettres*) ou le corpus des textes relatifs à Confucius (*Confucius Sinarum Philosophus*) déjà mentionné à deux reprises. Les *Lettres* apportèrent la matière destinée au grand public et traitèrent, dans un style plutôt ludique, de l'avancée du processus d'évangélisation. Tandis que ces livraisons furent souvent mêlées à des curiosités propres à la civilisation du pays, les deux autres projets s'adressèrent à un lecteur déjà beaucoup plus exigeant. Ces écrits cherchèrent à présenter les pièces maîtresses des débats conduits par les Jésuites. Un autre ensemble de textes importants fut consacré au problème de l'Antiquité de la civilisation chinoise, un des sujets clef des discussions autour de l'évangélisation de la Chine mais aussi des Lumières. L'étude approfondie de cette question était cruciale du point de vue aussi bien théologique que scientifique, en particulier de la perspective du commencement de l'Histoire, de la datation de l'âge de la Terre et d'autres problèmes liés à des disciplines du savoir naissant au XVIIIe siècle.[35]

Le débat sur l'Antiquité de la civilisation chinoise se transforma ainsi en polémique sur les origines de l'humanité et engagea tout le monde savant de l'époque, catholique comme protestant. Les théories présentées à cette occasion trouvèrent leurs éminents commentateurs au-dehors des frontières du royaume. Du point de vue théologique, ce débat fit surtout surgir différentes positions sur le Déluge et l'universalité de ce phénomène. Ainsi, Isaac de La Peyrère[36], qui avançait déjà par le passé une théorie sur des Préadamites, nia à la fois le Déluge et l'éternité du monde ; le père Martino Martini[37], en publiant une première chronologie du monde, fut persuadé de la présence des Chinois avant le Déluge ; Isaac Vossius[38], à son tour, réexamina l'âge du monde. Dans le même temps, Renaudot[39] rejeta fermement l'Antiquité chinoise tout comme Pierre Le Lorrain de Vallemont[40] ou Simon de La Loubère[41]. De ce débat surgirent trois théories,

---

autres), Paris : Le Clerc, 1717 – 1776.

[34] Cf. J.-B. Du Halde, Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, Paris : P. G. Le Mercier, 1735.

[35] Il s'agit de nouvelles sciences dites « de l'Homme » comme l'anthropologie, l'ethnologie ou l'ethnographie tout comme l'archéologie et les nouvelles branches des sciences de la Terre.

[36] Cf. I. de La Peyrère, Praeadamitae. Sive exercitatio super versibus auodecimo, decimotertio, & decimoquarto, capitis quinti epistolae D. Pauli ad Romanos, [S. l.], 1655.

[37] Cf. M. Martini, Histoire de la Chine, Paris : Barbin 1692.

[38] Cf. I. Vossius, Dissertatio de vera ætate mundi, La Haye : Vlacq, 1659.

[39] Cf. Op. cit.

[40] Cf. Pierre Le Lorrain de Vallemont, Les éléments de l'Histoire, Lyon ; et se vend à Paris : chez Rigaud, 1708.

[41] Cf. S. de La Loubère, Description du royaume de Siam, 2 vol, Amsterdam : Boom, 1700.

représentant trois écoles : celle des Jésuites de Paris, celle des Jésuites de Chine et enfin celle des symbolistes.

Les Jésuites de Paris essayèrent de calmer les émotions suscitées par la querelle des rites. Ils se chargèrent par conséquent de contrôler les textes des Jésuites de Chine à publier dans les organes parisiens. Le sujet était délicat du point de vue théologique car les témoignages sur l'Antiquité chinoise remettaient en question les sources hébraïques et la Vulgate. Du point de vue du développement des Lumières, le débat autour de l'Antiquité chinoise démontra la nécessité de l'analyse scientifique de l'âge de la Terre et de l'humanité.[42] Ce débat accéléra le développement de nouvelles branches du savoir telles que la géologie, l'anthropologie ou l'archéologie. Le fait de mettre la Vulgate en question en tant que source historique contribua, de même, à la naissance de courants très forts parmi les adversaires de plus en plus nombreux de la religion ou les sectateurs de la religion naturelle, mouvements propres aux Lumières françaises ou francophones. Vu les menaces d'exposition à de violentes attaques, les Jésuites entretinrent une correspondance très intensive entre Paris et Pékin. Les livraisons mises à disposition des Jésuites parisiens par les Jésuites de Chine parcoururent souvent un circuit sans précédent avant d'être rendues publiques. Cet échange épistolaire fournit un bon exemple des circulations des textes et des idées à l'âge classique et un excellent précédent du travail d'équipe dont les Encyclopédistes firent preuve. Cette circulation épistolaire était d'autant plus importante que les Jésuites missionnaires en Chine ne défendaient pas des positions uniformes au sujet de l'Antiquité chinoise.

Les avis des Jésuites pékinois étaient aussi partagés, tout comme le furent les Pères : Dominique Parrenin,[43] Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla[44] ou Antoine Gaubil[45] ne croyaient pas l'Antiquité de la civilisation chinoise aussi

---

[42] Cf. Sur ce sujet par exemple l'étude de Helmut Zedelmaier, Der Anfang der Geschichte. Studien zur Ursprungsdebatte im 18. Jahrhundert, Studien zum Achtzehnten Jahrhundert, 27, Hamburg : Felix Meiner 2003.

[43] Cf. différentes livraisons dans les Lettres édifiantes et curieuses à partir de 1713 ; puis : [J.-J. de Mairan], Lettres de M. de Mairan au R. P. Parrenin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Pékin : Contenant diverses Questions sur la Chine, Paris : Chez Desaint & Saillant, 1759.

[44] Cf. J. de Moyriac de Mailla, Histoire générale de la Chine, ou, Annales de cet empire, traduites du Tong-kien-kang-mou par le feu Père Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla, Jésuite François, missionnaire à Pékin ; publiées par M. l'Abbé Grosier et dirigées par M. Le Roux des Hautesrayes, A Paris : chez Ph.-D. Pierres, chez Clousier, 1777-1783.

[45] Cf. A. Gaubil, Histoire de l'Astronomie chinoise, Paris : Rollin, 1732 ; De l'Antiquité et de la certitude de la chronologie chinoise (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. X, p. 377 sq.) 1736.

reculée dans le passé. Les Pères Joseph-Henri Marie de Prémare[46] ou Joachim de Bouvet[47], par exemple, favorisèrent, eux, l'idée des origines de l'histoire ancienne de la Chine mais dans un sens plutôt allégorique.

On peut dissocier parmi les savants jésuites encore un autre groupe : ce sont les érudits, versés dans le débat sur la chronologie et strictement attachés au rôle des caractères soi-disant « hiérographiques » de l'écriture chinoise. Ils voulurent retrouver dans ces caractères un sens symbolique. Le Père Jean-François Foucquet[48] avança la thèse selon laquelle le véritable sens de ces caractères n'est point déchiffrable par un non-initié et que seulement la religion chrétienne peut donner un sens à ces symboles. De cette façon, Foucquet voulut défendre le rôle des livres canoniques chinois mais également démontrer que les « cérémonies chinoises » portaient des marques d'idolâtrie, le sens symbolique des vieilles sources chinoises s'étant égaré depuis. Les réactions à de telles thèses furent très vives en Chine et toute la théorie fut considérée comme un blasphème. Le Père Foucquet, voyant le danger, quitta finalement en 1723 à la fois la mission et l'ordre. Néanmoins, la thèse de Foucquet sur le rôle symbolique de l'écriture chinoise fut reprise par les autres savants à la recherche du sens allégorique des vieux caractères et des livres chinois.

Les « figuristes », comme ont été surnommés certains Jésuites, exégètes des vieilles sources chinoises, ne cherchèrent pas en Chine une vérité sur une religion quelconque, mais essayèrent de prouver la vérité du christianisme annoncée par les prophètes. Ce n'était pas le souhait de démontrer l'âge de la civilisation chinoise, mais bien celui de l'humanité, qui conduisit les figuristes à comparer les Écritures Saintes avec les plus anciennes sources chinoises, et ce, afin de fixer une chronologie fiable et ainsi les origines sûres de l'humanité. C'était aussi le seul moyen possible de défendre l'autorité de la Bible. Des libertins s'attaquèrent, eux, à cette autorité en utilisant la découverte de la Chine, ainsi que certains problèmes qui surgirent de cette découverte, à leurs propres fins. La Chine, et avant tout la chronologie chinoise, offrit des arguments de choix pour

---

[46] Cf. J.-H. de Prémare, Selecta Quaedam Vestigia procipuorum Christianae Relligionis dogmatum, ex antiquis Sinarum libris eruta (manuscript à la BNF) et la traduction sous le titre : Vestiges des principaux dogmes chrétiens tirés des anciens Livres chinois, Paris, Bureau des annales de philosophie chrétienne, 1878 ; puis le manuscript de « Notitia Lingua Sinicae », rédigé en 1720 et publié par J. G. Bridgeman, cf. J.-H. Prémaure, The Notitia linguæ Sinicæ, Malaccae : cura Accademiae anglo-sinensis, 1831.

[47] Cf. J. de Bouvet, L'estat present de la Chine, en figures, dédié à Mgr le duc et Mme la duchese de Bourgogne, Paris : Pierre Giffart, 1697 ; Histoire de l'empreur de la Chine, La Haye : Uytwerf, 1699.

[48] Cf. J.-F. Foucquet, Tabula Chronologica Historiae Sinicae Connexa Cum Cyclo Qui Vulgo Kia Tse Dicitur, Romae : Petroschi, 1729.

les idées athées des Lumières et les travaux des Jésuites. Les querelles autour des rites devinrent de cette manière un réservoir d'arguments pour les philosophes.

Alors que la discorde des rites engagea toute une pléiade d'autres auteurs versés en théologie, comme le Père Nicolas Trigault,[49] Paul Beurrier,[50] ou Pierre-Daniel Huet[51], les philosophes abordèrent la question de la spiritualité chinoise d'un point de vue différent. En 1686, Pierre Bayle chercha déjà chez les Chinois, dans son *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : « Contrains-les d'entrer »,*[52] des exemples de tolérance pour mettre en évidence l'intolérance de la révocation de l'édit de Nantes. Voltaire, lui, en trouva en grand nombre et en fit usage à plusieurs reprises dans son *Traité sur la tolérance*. Les autres, comme Nicolas Malebranche par exemple, dans l'*Entretien d'un philosophe chrétien avec un philosophe chinois,* choisirent la matière chinoise pour mettre uniquement en évidence leur propre philosophie.[53] Alors que Jean Levesque de Burigny dans l'*Histoire de la philosophie payenne* trouva les Chinois athées,[54] Nicolas Fréret (dans sa *Lettre de Thrasibule à Leucippe*, publiée à titre posthume par le baron d'Holbach)[55] vit dans le confucianisme une doctrine secrète, réservée uniquement aux initiés. Celle considérée comme officielle et communément connue fut pour lui un enseignement purement moral. Enfin, c'est Pierre Bayle qui fut à l'origine du préjugé concernant l'athéisme des Chinois et c'est à Leibniz que revinrent les prémices d'une religion naturelle en Chine.

C'est aussi Leibniz, en tant que Conseiller intime de justice de Pierre le Grand, et Wolff de Halle qui eurent l'idée d'instaurer les sciences en Russie

[49] Cf. N. Trigault, De Christiana expeditione apud sinas suscepta ab Societate Jesu. Ex P. Matthaei Riccii eiusdem Societatis commentariis Libri V : Ad S.D.N. Paulum V. In Quibus Sinensis Regni mores, leges, atque instituta, & novae illius Ecclesiae difficillima primordia accurate & summa fide describuntur

[50] Cf. P. Beurrier, Speculum christianae religionis in triplici lege naturali, Mosaica et evangelica. In quo quae potissimum faciunt ad fidei confirmationem, & conversionem atheorum, & quorumvis infidelium sincere exhibentur, Parisis : Apud Jacobum Langlois et Emmanuelem Langlois, 1666.

[51] Cf. [P.-D. Huet], Petri Danielis Huetii Demonstratio Evangelica ad serenissimum Delphinum, Parisiis : Michallet, 1679.

[52] Cf. P. Bayle, op. cit., A Cantorbery : chez Thomas Litwel, 1686.

[53] Cf. N. Malebranche, op. cit., Paris : Michel David, 1708.

[54] Cf. J. Lévesque de Burigny, Histoire de la philosophie païenne, ou, Sentiments des philosophes et des peuples payens les plus célèbres sur dieu, sur l'âme et sur les devoirs de l'homme, La Haye : Pierre Gosse et Pierre DeHondt, 1724.

[55] Cf. P. H. T. d'Holbach, Lettre de Trasybule à Leucippe, 1768.

avec une Académie dans la nouvelle capitale du pays aux bords de la Neva.[56] Leibniz était persuadé dans les *Novissima Sinica*[57], que la Russie, avec son Académie des sciences, devait jouer le rôle de pont intellectuel et logistique entre l'Orient et l'Occident. Ainsi cette « nouvelle Chine », songée par des philosophes du XVIIIe, pouvait approcher l'Occident à la Chine ancienne.[58] C'est de cette façon que Leibniz tenta de réconcilier les extrêmes civilisatrices du monde de son temps. L'Académie des sciences à Pétersbourg, déjà postulée par Leibniz lors de l'inauguration de l'Académie de Berlin en 1700, devait se transformer en plus important centre de tri des informations circulantes en Eurasie, en particulier entre l'Occident et la Chine.[59] L'exploration de la Sibérie et des contrées orientales de l'Empire russe pouvait favoriser l'émergence d'une nouvelle route de la soie. Leibniz était tout à fait convaincu que la Chine devait également être évangélisée par les missionnaires protestants ; il se souciait, néanmoins, plus de l'image de l'Occident en Chine que du contraire.

Les philosophes en France ne se préoccupèrent pas tant de trouver une nouvelle voie terrestre entre l'Occident et la Chine. Tout d'abord, nous constatons que la Chine était bien présente dans l'œuvre des philosophes des Lumières de langue française et cette assiduité ne s'estompa guère au cours du siècle. Nous pouvons facilement discerner deux sortes d'approches de la Chine : d'un côté une fascination, comme dans les œuvres de Voltaire, et de l'autre une répulsion, surtout dans celles de Montesquieu.

Mis à part les divergences d'opinion au sujet de la tolérance des souverains chinois et français, les philosophes français s'adonnèrent principalement à l'analyse des systèmes politiques, économiques et moraux de la Chine. Voltaire le fit dans différents écrits : dans son abrégé et son essai sur *l'Histoire universelle*,[60] son *Essai sur les Mœurs*[61] et son *Dictionnaire philosophique*, ou encore

---

[56] Cf. M. H. Kowalewicz, « Les échanges épistolaires de Johann Albrecht Euler, secrétaire de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg et interlocuteur privilégié de la « République des savants » en Russie (1769-1800) », dans : U. J. Schneider, Kultur der Kommunikation. Die europäische Gelehrtenrepublik im Zeitalter von Leibniz und Lessing, Wolfenbütteler Forschungen, 109, Wiesbaden : Harrassowitz, 2005, pp. 49-75.

[57] Cf. G. W. Leibniz, Novissima Sinica historiam nostri temporis illustratura in quibus de christianismo publica nunc primum autoritate propagato missa in Europam relatio exhibentur, Hannovre, 1697.

[58] Cf. J. D. Spence, The Chan's great continent, New York : Norton, 1998, pp. 99sq.

[59] Cf. M. H. Kowalewicz, « Les échanges épistolaires », p. 205sq.

[60] Cf. Voltaire, Abrégé de l'histoire universelle, depuis Charlemagne, jusques à Charlequint, 2 vol., Londres : chez Jean Nourse, 1753, et : Essai sur l'histoire universelle, depuis Charlemagne, attribué à Mr. de Voltaire, A Basle et se vend à Drese : chez George Conrad Walther, 1754.

[61] Cf. Voltaire, Essay sur l'histoire générale, et sur les moeurs et l'esprit des nations, depuis

dans son œuvre dramaturgique avec *L'orphelin de la Chine*.[62] Montesquieu parsema *De l'Esprit des lois* d'exemples du rejet des systèmes sociaux chinois. Bien que Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les Hommes* témoigna d'un profond respect pour une civilisation si ancienne, c'est à Voltaire que revint la description la plus noble de la Chine. On peut remarquer que la majorité des exemples cités par les philosophes des Lumières provint de sources jésuites ; ils furent le plus souvent tirés des *Lettres édifiantes et curieuses*.

III.
CONNAITRE LA CHINE EN SAVANT

C'est justement à cette interprétation tantôt exagérée et tantôt trop rapide que s'opposa Pierre Martial Cibot, auteur de la lettre citée précédemment. Son œuvre publiée en France par les soins des Jésuites parisiens, dont la majeure partie à titre posthume, livra d'importants rectificatifs à ces interprétations hasardeuses. Les *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs, les usages, &c. des Chinois*,[63] organe qui parut à Paris chez Nyon entre 1776 et 1814 et qui fut fondé par les missionnaires actifs en Chine comme les pères Amiot et de Guignes, devint une source inépuisable de renseignements relativement fiables sur la Chine. C'est, de même, dans le cadre des contributions régulières fournies à cet organe que parurent la majorité des travaux publiés en France de la plume du père Cibot. Cette source incontestable du savoir sur la Chine et de haut niveau scientifique, qui fit autorité pour des générations à venir, fut repartie en 17 volumes. Cibot inaugura la série, dont l'approbation date du 18 février 1774, et le privilège du roi du 21 août 1775, avec un *Essai sur l'antiquité des Chinois*,[64] où il y développa une thèse figuriste concernant le rôle symbolique des premiers souverains chinois avant l'empereur Yao (environ 2356 avant notre ère). En outre, il proposa sa propre traduction des plus grands classiques chinois: *Tchong Yong ou juste Milieu*[65] et *Ta-hio ou la grande science*[66]. Ecrit sous le pseudonyme d'un certain père Ko, son essai sur la chronologie fut dédié au contrôleur

Charlemagne jusqu'à nos jours, [Genève :] [Cramer], 1756.

[62] Cf. Voltaire, op. cit, Paris : Lambert, 1755.

[63] Cf. Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les moeurs, les usages etc. des Chinois : par les missionaires de Pekin, 17 vol., Paris : chez Nyon, 1776-1814.

[64] Cf. [. M. Cibot], op. cit., dans : Mémoires, vol. I (1776), pp. 1-271.

[65] Cf. [P. M. Cibot], op. cit., dans : Mémoires, vol. I (1776), pp. 459-481.

[66] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. I (1776), pp. 432-458.

des finances de Louis XV Henri-Léonard Bertin. Cibot entretint un échange épistolaire avec lui et était d'ailleurs considéré comme l'un de meilleurs informateurs du ministre en Chine. Mal interprétée et devenue une source d'extravagantes suppositions, l'Antiquité de la Chine méritait, aux yeux de Cibot, des explications supplémentaires afin de trancher une fois pour toutes les problèmes issus des débats antérieurs des théologiens ou autres savants. C'est à ce titre qu'il s'adressa dans une épître au ministre et qu'il y inséra des explications concernant ce sujet qui lui tenait à cœur. Le choix d'un pseudonyme chinois introduisit un changement de perspective et augmenta la crédibilité de ses propos. Il ne s'agissait donc pas d'une simple translation mais de l'exégèse d'une culture du point de vue d'un Oriental:

> Ce n'est plus aujourd'hui une simple traduction que je prends la liberté d'offrir à VOTRE GRANDEUR. Ses désirs que je ne pouvais ignorer, m'ont entrainé dans une nouvelle carrière ; & malgré toute ma timidité, je me suis hasardé à discuter la Question si célebre de l'origine & de l'antiquité de ma Nation : question curieuse & piquante, mais difficile, & qui paraît être restée au milieu de plus savans ouvrages. Quelques longues & pénibles qu'aient eté mes recherches, tout ce que j'en espere, c'est que les nouveaux rapports sous lesquels j'ai envisagé mon sujet, pourront réveiller les Savans & faire tomber leurs préjugés. Vous avez vu, MONSEIGNEUR, ce que la critique & l'érudition hésitoient à soupçonner ; & si j'avois pu remplir les vues de VOTRE GRANDEUR, l'Europe trouveroit dans mon Essai des connaissances, des faits & des détails, qui seroient évanouir toutes les difficultés. Tout imparfait qu'il est, j'espere que Votre Grandeur voudra bien en accepter l'hommage, & y lire les sentimens que je lui dois à tant de titres. Elle y lira sûrement avec plaisir ce que j'ai eu occasion de dire sur la haute sagesse, la sublime politique, le noble désintéressement, le zele pour la Patrie, la rare vertu & la religion des grands hommes qui ont fondé notre Monarchie. Quel bonheur pour moi, si cet Essai pouvoit parvenir à la Postérité, & eterniser cette foible marque de ma vive reconnaissance, & du respect profond avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, Ko, Jés.»[67]

On peut remarquer que dans le volume suivant, son principal collaborateur, le Père Amiot, avança dans une étude sur *l'Antiquité des Chinois, prouvée par les monumens*,[68] une hypothèse tout à fait différente ; il y défendit l'intégralité de l'histoire de Chine et, de ce fait, s'opposa à son l'interprétation allégorique. Par cette manœuvre, les principaux Jésuites de Pékin fournirent deux excellentes

---

[67] Cf. ibid., pp. 1sq.

[68] Cf. Amiot, « L'Antiquité des Chinois, prouvée par les monumens, à M. ***. », dans: Mémoires, vol. II (1777), pp. 5-364.

études contradictoires, reflétant les deux écoles historiques développées au sein de la Compagnie de Jésus à Pékin. Ce fut à l'Occident d'en juger et de choisir une interprétation appropriée, digne de l'approche savante de sa République. Tout en jouissant de son autorité, c'est, entre autres, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fondée par Colbert que revint le devoir de trancher des questions aussi épineuses que l'Antiquité de la Terre, et en particulier celle de la Chine. La préface du second volume des *Mémoires*, parues en 1777, commence donc ainsi :

> Ce second volume des Mémoires concernant les Chinois contient, d'abord une Dissertation du P. A. sur l'Antiquité de la Nation Chinoise, prouvée par les Monumens. Il n'est pas tout-à-fait de même avis que l'Auteur du Mémoire sur le même sujet qu'on a lu dans le premier volume. Il remonte beaucoup au-delà de Yao, & comprend dans les temps historiques ce que l'autre rejette dans les temps fabuleux. Cette différence d'opinions nous prouve au moins qu'il n'y a point eu de concert entre les Auteurs de ces Mémoires, & que c'est d'après leur propre jugement qu'ils ont écrit tous deus. Les Savans d'Europe pourront comparer les faits & les preuves, & en tirer les résultats.[69]

Mis à part cette étude historique approfondie du Père Amiot, le second volume contient uniquement des contributions de la part du Père Cibot. Il s'aventura de nouveau dans le sujet des antiquités chinoises et livra des *Remarques sur un écrit de M. P** de Paw intitulé : Recherches sur les Egyptiens et les Chinois.*[70] Cibot s'y adonna à une analyse approfondie de l'étude à succès de Cornelius de Pauw, publiée en 1773 à Amsterdam chez Vlam et Mourray, et à Berlin par Georg Jacob Decker.[71] Un an plus tard, ces *Recherches Philosophiques* furent corrigées, augmentées et rééditées à Genève et à Londres puis traduites en allemand avec le sous-titre suivant : *Pour servire de suite des recherches philosophiques sur les Américains*.[72] Cibot crut être le plus habilité à soulever le problème et il ne pesa pas trop ses mots en attaquant la dite « épidémie des philosophismes » d'une façon souveraine et sûr de ses convictions :

---

[69] Cf. Mémoires, II (1777), p. V.

[70] Cf. ibid., pp. 365-574.

[71] Cf. par exemple : C. de Pauw, Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois par M. de P***, 2 vol. Berlin : Decker, 1774.

[72] Cf. C. de Pauw, Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois. Pour servir de suite aux recherches philosophiques sur les Américains. Par Mr. de P***. Nouvelle édition exactement corrigée, Geneve : chez Samuel Cailler, 1774 ; Philosophische Untersuchungen über die Aegypter und Chinesen, bebst einer Karte von der berühmten grossen Mauer in den alten Aegypten, Berlin : Decker, 1774.

> Nous avons balancé long-temps si nous attaquerions les Recherches philosophiques sur les Egyptiens & les Chinois ; non pas que nous vissions aucune difficulté à pulvériser ce qu'on y avance du ton le plus capable & le plus triomphant ; mais nous n'en sentions ni l'utilité ni la convenance : un Livre de cette espèce portant sa réfutation dans les principes d'où il part & dans les conséquences où il mene. Un Missionnaire Européen de nos amis n'a pa eté de cet avis, & nous a déterminés à prendre la plume. Puisque l'épidémie du Philosophisme, nous a-t-il dit, fait tous les jours tant de ravage dans une certaine sphère de Lecteurs, il est de la charité chrétienne de sauver de ce danger ceux qui sont encore capables de voir avec leurs yeux & de juger par ce qui leur reste de sens & de raison. [...] Plus nous y avons réfléchi sérieusement, plus nous nous sommes confirmés dans la pensée qu'il suffiroit de relever les faussetés, les méprises & de fables qui tombent sur des choses qui ne demendent ni science ni critique ; parce que les Lecteurs les moins en état de distinguer le vrai du faux, sauront à quoi s'en tenir sur un Ecrivain qui s'y est pris avec si peu d'art & d'adresse pour surprendre leur bonne foi. Si les Gens de Lettres & les Savans jugeoient qu'il fût à propos de répondre avec l'appareil de la critique & de l'érudition à quelques articles particuliers, nous nous ferons un devoir de déférer à leurs désirs & de ne pas épargner nos soins.[73]

À la suite de ce compte-rendu aristophanesque, les contributions de Cibot à ce volume changèrent d'horizon. Il proposa au lecteur des courtes notices savantes sur la botanique propres à la Chine et alimenta par ce biais le savoir occidental sur la flore à travers des études comme : « Sur le vers à soie sauvages »,[74] « Notice du frêne de Chine nommé *hiang-tchun* »,[75] « Sur les cotonniers : le cotonnier arbre et le cotonnier herbacé »,[76] « Sur le bambou »[77] et « Le Jardin de Sée-Ma Kouang, poëme »[78]. En 1778, Cibot présenta également une courte notice sur la « Requête à l'empereur (22 avril 1767) pour la cérémonie du labourage ».[79]

C'est dans le quatrième volume que Cibot fournit les contributions les plus connues qui restèrent une source incomparable du savoir sur la Chine et qui lui garantirent sa renommée jusqu'à nos jours. Ce sont des livraisons concernant à la fois l'histoire et la mentalité chinoises : la « Doctrine ancienne et nouvelle des

---

[73] Cf. [P. M. Cibot], Mémoires, vol. II (1777), pp. 365sq.

[74] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. II (1777), pp. 575-598.

[75] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. II (1777), pp. 598-601.

[76] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. II (1777), pp. 602-622.

[77] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. II (1777), pp. 623-642.

[78] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. II (1777), pp. 643-650.

[79] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. III (1778), pp. 499-504.

Chinois, sur la piété filiale »,[80] le « Mémoire sur l'intérêt de l'argent en Chine »[81] ou la « Notice du livre chinois Si-yuen »[82]. Le contenu de ce volume fut agrémenté de notices concernant la botanique et la médecine chinoises de la plume de Cibot. Très pragmatique et conscient de la mode aveugle pour les chinoiseries en France, il offrit au lecteur attentif et critique une « Notice sur les objets de commerce à importer en Chine »,[83] les « Notices sur différents objets, Vin, eau-de-vie et vinaigre de Chine »,[84] « Quelques compositions de recettes pratiquées chez les Chinois, ou consignés dans leurs livres, et que l'auteur a crues utiles ou inconnues en Europe » tout comme « Diverses remarques sur les Arts-pratiques en Chine (ouvrages en fer, peinture sur glace, peinture sur pierre »[85] ou encore « Mémoire sur l'usage de la viande en Chine »[86].

Avec les théories des figuristes jésuites, apparues en France grâce aux contributions des Pères Bouvet et de Prémare, des spéculations autour de la langue et le rôle des caractères chinois virent le jour. Cibot s'attacha aussi à ce sujet et soumit de pertinents essais dont les plus connus sont : « Essai sur le passage de l'Ecriture hiérographiques à l'Ecriture alphabétique, ou sur la manière dont la première a pu conduire à seconde »[87] et « Essai sur la langue et les caractères des Chinois » (en deux livraisons)[88]. Ces études ne parurent plus du vivant de l'auteur mais avec une partie importante de son œuvre parue à titre posthume à partir du huitième volume, sortit des presses en 1782. C'est aussi au cours de cette année que parut son fameux « Essai sur les jardins de plaisance des Chinois », envoyé déjà auparavant à l'Académie des Sciences de Pétersbourg, comme en témoigne la lettre ci-dessus. Cibot essaya toujours d'aborder l'Antiquité de la Chine, et ce, d'un point de vue chaque fois différent. Une fois c'est un « Essai sur la longue vie des hommes dans l'Antiquité, spécialement à la Chine »[89], une autre fois c'est un « Parallèle des mœurs et usages des Chinois

---

[80] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. IV (1779), pp. 1-298.

[81] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. IV (1779), pp. 299-391.

[82] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. IV (1779), pp. 421-440.

[83] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. VIII (1777), pp. 267-270.

[84] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. V (1777), pp. 467-480.

[85] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. XI (1786), pp. 361-370.

[86] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. XI (1786), pp. 78-182.

[87] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. VIII (1777), pp. 112-132.

[88] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. VIII (1777), pp. 133-185 ; op. cit, dans : Mémoires, vol. IX (1783), pp. 282-430.

[89] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. XIII (1788), pp. 309-375.

avec les mœurs et usages décrits dans le livre d'Esther »[90]. Ses « Pensées, Maximes et Proverbes extraits et traduits de divers livres chinois »[91] restent jusqu'aujourd'hui une référence. Une certaine partie de ses travaux parut seulement dans la seconde moitié du XIXe siècle voire au début du XXe, comme son « Mémoire sur les Juifs de la Chine »[92] et ses lettres envoyées initialement à la rédaction des *Lettres édifiantes et curieuses*.[93]

C'est en fait grâce à cet homme et à son sens de l'observation très aigu, qu'à la fin du XVIIIe siècle, la France put rassembler un savoir sur ce pays lointain, son histoire et ses croyances, sa philosophie et son environnement naturel tout comme sur ses arts et ses mœurs. A la fin du siècle, la Chine fut dans la majeure partie explorée, tout comme la Sibérie, une autre *terra incognita* pour les Occidentaux où, d'après les croyances du Moyen Age chrétien, se trouvait le paradis. Ses travaux ressemblèrent sur de nombreux points à ceux de ses confrères de l'Académie Impériale de Pétersbourg : d'un Gerhard Friedrich Müller,[94] un des premiers ethnographes et ethnologues, d'un Peter Simon Pallas,[95] prospecteur de la *flora sibirica*, d'un Georg Wilhelm Steller, explorateur de la Sibérie et de l'Alaska[96] ou d'un August Ludwig von Schlözer, investigateur des anciens monuments de la langue russe[97]. Le père Cibot savait apprécier le soutien des

---

[90] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. XIV (1789), pp. 398-516.

[91] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Mémoires, vol. X (1784), pp. 144-174.

[92] Cf. [P. M. Cibot], op. cit, dans : Études religieuses, (nov. 1877), pp. 748sq.

[93] Cf. Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques missionaires de la Compagnie de Jésus, 34 recueils, Paris : N. Le Clerc [etc.], 1707-1776.

[94] Historien, archéologue et un des premiers ethnographes ; membre de l'Académie depuis sa fondation en 1725, secrétaire de l'Académie à deux reprises (1728-1730 et 1754-1765); membre de la seconde expédition de Kamtchatka pendant dix ans, directeur des Archives du collège des Affaires étrangères de l'Empire russe à Moscou (1766), auteur, entre autres, de fameuse étude en traduction française de *Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la Mer glaciale et sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique. On y a joint l'histoire du fleuve Amur et des pays adjacens depuis la conquête des Russe*, 2 vol., Amsterdam : M. Rey, 1766.

[95] Naturaliste et ethnographe ; à l'Académie depuis 1767, membre de plusieurs expéditions en Sibérie et en Crimée, éditeur de *Neue nordische Beyträge zur physikalischen und geographischen Erd- und Völkerbeschreibung, Naturgeschichte und Oekonomie*, Pétersbourg/Leipzig: Logau, 1 (1781) – 4 (1783); 5 (1793) – 7 (1796[?]).

[96] Botaniste, zoologiste et médecin, auteur, entre autres, de *Georg Wilhem Stellers Ausführliche Beschreibung von sonderbaren Meerthieren : mit Erläuterungen und nöthigen Kupfern versehen*, Halle : Carl Christian Kümmel, 1753.

[97] Historien, de 1762 à 1767 à l'Académie de Pétersbourg, ensuite à Göttingen et dès 1769 membre étranger de l'Académie des sciences de Pétersbourg, auteur *Kleine Weltgeschichte*, Göttingen: Diterich, 1769 ; *Neuverändertes Russland, oder Leben Catharinae der Zweyten, Kayserinn von Rußland : aus authentischen Nachrichten beschrieben / Johann Josef Haigold*

Jésuites par Catherine la Grande ou encore Frédéric de Prusse, car, grâce à leur soutien, les Jésuites purent accomplir dans les pays gouvernés par ces souverains une double tâche : celle de l'enseignement religieux et celle de la recherche savante. Les fruits d'une réception active de ce savoir systématique des Jésuites ne se firent pas attendre. Les *Pensées morales de divers auteurs chinois*[98] de Pierre-Charles Lévesque, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris et professeur au Corps des cadets à Pétersbourg ainsi qu'auteur de la fameuse *Histoire de Russie*, en sont un bon exemple. Grâce à ces hommes, la vielle marotte pour les choses étranges de la Chine de Madame de Pompadour s'estompa, le mirage russe et le songe chinois disparurent, pour faire place au savoir que nous apprécions jusqu'à nos jours.

[Schlözer], 3 vol., Riga : Hartknoch, 1767-1772.

[98] Cf. P.-Ch. Lévesque, Pensées morales de divers auteurs chinois, Paris : Didot ainé 1782.

IV.
ANNEXE

Le contenu intégral de la lettre, datée le 10 octobre 1777 à Péking, de Pierre Martial Cibot, missionnaire jésuite et membre externe de l'Académie Impériale des sciences de Pétersbourg, à Jacob von Stählin, professeur de la rhétorique à l'Académie Impériale des sciences de Pétersbourg et autrefois secrétaire perpétuel de l'Académie. La présente translitération respecte l'orthographe originale du document cité.

[Copie][99]

Monsieur,

Les lettres, dont vous m'honorés, sont si polies, si obligeantes et si pleines d'amitié, que je n'ai pas de termes pour exprimes combien j'en suis touché. Fasse le Ciel que je sois un jour eu occasion de pouvoir vous en témoigner ma reconnaissance à mon gré.

Il est heureux pour moi, que vous ayéz [sic] reçu mon Essay sur les Jardins de plaisance en Chine. Aurez vous reçu de même un petit mémoire sur la culture des champignons, que j'envoyais en 1775. et mes lettres de 1776 ? Les choses sont si brouillées en Europe par rapport à nous, que je ne sais qu'en penser. Je me hasarde cependant à vous envoyer cette année une petite notice, sur les agarics. Il m'a paru, que cette plante, singulière, assez peu connue jusqu'ici, méritait d'attirer l'attention de nos Botanistes. Je n'ai dit que quelques mots de l'agaric *Ling-chi*. Permettez moi de vous observer, pour vous amuser, que l'on trouverait dans les annales chinoises des Memoires [sic] très curieux pour faire l'histoire suivie de cette plante, depuis près de 2000 ans. Les formes sous lesquelles elle a parue et a été restée aux Empereurs sont innombrables. On ne croit plus enfin à sa qualité divine de sauver de la mort ; mais moi, plus j'ai vû [sic] ce qu'on en a dit, et avec quelles espérances on l'a offerte aux Empereurs, plus j'y réconnais [sic] une fausse application de l'ancienne esperance [sic] sur *la tige de Jessé*. Je n'ai pas osé appuyer sur cela dans ma notice. Si vous en aviez la moindre envie, je vous envoyerois [sic] une suite de textes d'autorités et de requètes [sic] présentées aux Empereur pendant plusieurs siècles, ou vous admireriez souvent ce témoignage singulier, que la providence a fait rendre à la foi du fidèle. Je n'ai pas voulu embarasser [sic] ma notice de figures, mais je vous envoye [sic] celles de deux *Ling-tchi* et deux agarics, qui tiennent au bois, dont ils tirent leurs nourriture. Pour celui qui est pedicule [sic] ou tige, je le crois deja [sic] connû [sic] en Occident.

Les désirs de l'Académie sont des ordres pour moi. J'ai travaillé à un mémoire rai-

[99] Cf. Archives de l'Académie des Sciences de Russie, Filiale de Pétersbourg, fonds I, opis 3, n° 63, fol. 87r - 90r.

sonné ou je rends compte 1°. de l'histoire de la Botanique en Chine depuis plus de 46 siècles ; 2°. des principaux livres anciens et modernes, qu'on a ici sur les plantes ; 3°. des connoissances [sic] les plus curieuses de la Chine en matière de Botanique. Les chaleurs violentes, de l'été et la faiblesse de ma sente m'ont empeché [sic] de finir ce petit ouvrage. Je me flatte de l'envoyer l'année prochaine et je m'épargnerai rien pour faire entrer tout ce que je croirai pouvoir faire plaisir à l'Académie. Mais autant la suite précieuse de ses mémoires, que je viens de recevoir, exige ma reconnaissance, autant le Génie, la Science et la Critique, qui y brillent de toute leur lumière, intimident mon peu de talent. J'espère qu'elle voudra bien me continuer ses bontés, et me tenir compte de mes sentimens [sic].

Les vôtres pour moi, Monsieur, sont tels qu'ils sont que je vous dise quelques choses des miens. Soyez persuadé que je ferai toujours par inclination et de cœur tout ce que je croirai pouvoir vous faire plaisir. J'ai recueille un bon nombre d'anciennes monnayes de Chine. Du reste ne sont pas ce que vous songez. La politique de la Chine sur cette matière est fort différente de celle de l'Occident, et ce qui mérite éclaircissement n'en est que plus profonde et plus sage. Elle n'a que des monnayes de cuivre de peu de valeur : l'or et argent sont marchandises d'échanges. Les seules monnayes curieuses qu'ait la Chine, sont celles des pays étrangers, maos elles sont toutes dans les Cabinets des Empereurs. Je ne puis vous en envoyer que la gravure. Mais j'y joindrai un Mémoire original d'un savant missionnaire [sic], qui avait étudié cette partie. À l'occasion du mot Canton, ni à l'Orient, je crois devor vous dire, que ce que nous avions adressé au Ministre même de France a été arreté [sic] ou detourné [sic]. Voyez si vous pourriez trouver quelque voye [sic], soit par l'Angleterre, la Suède ou la Hollande. Si Mr. Morton n'était pas mort, je me serois [sic] adressé à Lui. Maintenant je n'ai plus personne à Londres. Je ne puis me resoudre [sic], d'un autre coté, à vous adresser des choses, qui ne vous parviendroient [sic] pas. Quant à ce que vous pourrez desirer [sic] d'ici en fait de peintures, il me sera facile de vous le procurer. Pour les Cartes, il faut y renoncer ; Les Loix le defendent [sic]. Quant au Thé et à ses diverses espèces, je ne trouvais en rien dire en naturaliste. Le Thé ne croit pas dans cette province et dès qu'il entre dans le commerce, il passe par tant de mains et essuye tant des manipulations, que les recits [sic] les plus vrais ici arrivent fables en occident. Je tacherai cependant d'en dire des choses sures, si mes occupations et mes infirmités m'en laissent le loisir. Ne prenez pas au reste cette maniere [sic] de parler pour une défaite. Ma candeur ne connait point de detour, à plus forte raison avec une amitié aussi genereuse [sic] et aussi loyale que la votre. Un mot vous dira tout. Le Ministère de France m'a fait assigner une Pension de 1200 Livres, pour m'engager à continuer à travailler; et je vais ecrire [sic], que cela m'est impossible et que je renonce à la pension. Plus je vous temoigne [sic] de confiance en vous revelant [sic] ce secret, plus j'espère que vous me serez fidèle à me le garder. En voici un sécond. Si j'ai abandonné toutes mes rélations [sic] litteraires [sic] et m'applique plus que jamais à cultiver la Vôtre et celle de l'Académie, c'est que je les dois au bonheur que j'ai en d'étre [sic] Jesuite [sic]; et comme je vous le disais dans ma dernière Lettre, je ferai l'impossible pour pouvoir offrir à Vôtre triomphante et Genereuse Imperatrice [sic] quelque ouvrage, qui puisse étre [sic] un monument éternel de ma reconnaissance, pour

les bontés, dont elle honore les Jesuites [sic] de ses états. Combien n'airai-je pas besoin pour cela de Vos bons offices ? Mais j'ai la confiance, que Vous ne me les refulez [sic] pas. Je croirai même vous faire outrage de ne pas m'en tenir comme assuré. Soyez bien persuadé de Vôtre côté, mon sincere [sic] et très genereu [sic] Protecteur et ami, que je sens tout ce que je vous dois et ne desire [sic] rien tant, que de pouvoir un peu respirer et me mettre au dessus des accablements, qui me viens de touts cotés, pour vous témoigner un peu ma reconnaissance. Si cette consolation m'est refusée, je prie le Seigneur, d'y vouloir suppléer par ses grâces et ses bénédictions et Vous remplir de son amour. Je n'ai ouvert aucun Livre chinois, qui ne m'ait humilie pour l'Europe. Du reste c'est moins parce Vos savants parlent de la Chine ancienne et moderne, comme les aveugles des couleurs, que parce que je ne me fais pas à la terrible pensée du compte qu'autant à rendre nos Europeens [sic] du don de la lumière Evangelique [sic]. Ô que cette divine lumière est précieuse ! Ô que les plus beaux Genies [sic] sont petits et bornés sans elle ! Ô que les louanges que Lui donnent ici les plus grands hommes contrasteront terriblement avec le blasphème de nos prétendus philosophes ! Cette espèce d'hommes perdit la Dynastie des *Song* et à s'en tenir à ce qu'en ont dit les annales, il n'y plus que des troubles, des ruines et des bouleversements à prédire à l'occident, si les vrais savans [sic] ne se hâtent pas de *guérir* les peuples de leur sceleratesse [sic]. Faites vous en, Monsieur, une grande affaire et songez que vous devez tout à celui qui est Tout et qui seul peut faire Vôtre bonheur éternel. J'ai l'honneur d'étre [sic] avec le plus profond et plus tendre respect

Monsieur,

Pe-king [sic]
ce 10 8re 1777 [?]

Vôtre très humble et
très obéissant Serviteur
et ami Pierre Mart. Cibot
Miss. ap.

BIBLIOGRAPHIE

Amiot, J., Guignes, J. de, Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ére chrétienne, par différents généraux chinois, Paris : chez Didot l'ainé, M.DCC.LXXII.

Argens, J.-B. de Boyer, marquis d', Lettres chinoises, ou Correspondance philosophique, historique & critique, entre un chinois voyageur & ses correspondants à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon, A La Haye : chez Pierre Paupie, 1739-1740.

Bouvet, J. de, L'estat present de la Chine, en figures, dédié à Mgr le duc et Mme la duchese de Bourgogne, Paris : Pierre Giffart, 1697.

Bouvet, J. de, Histoire de l'empreur de la Chine, La Haye : Uytwerf, 1699.

Bayle, P., Le Dictionnaire historique et critique, Rotterdam : Leers, 1697.

Boulanger, N.-A., Recherches sur l'origine du despotisme oriental, De Mr. B.I.D.P.E.C [Paris], 1761.

Bridgeman J. G. (éd), Prémare, J.-H. de, The Notitia linguæ Sinicæ, Malaccae : cura Accademiae anglo-sinensis, 1831.

Brisacier, J.-Ch., Thiberge, L., Lettre de Messieurs des missions étrangères au Pape sur les idolâtries et les superstitions chinoises Cologne [i.e. Amsterdam], chez les heritiers de Corneille d'Egmond, M. D CC.

Carpzov, J. B. M., sive Mentius, Sinesium post Confucium philosophus opt. max., Lipsia : [s. n.], 1743.

Couplet, Ph., Rougement, F., Intercetta, P., Herdtrich, Ch., Confucius Sinarum Philosophus, Parisiis : apud Danielem Horthemsls, 1687.

Déz, J., Ad Virum Nobilem De Cultu Confucii Philosophi. Et Progenitorum Apud Sinas cum facultate superiorum, Dilingae : Bencart, 1700.

Du Halde, J.-B., Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, Paris : P. G. Le Mercier, 1735.

Gaubil, A., Histoire de l'Astronomie chinoise, Paris : Rollin, 1732.

Gaubil, A., De l'Antiquité et de la certitude de la chronologie chinoise (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. X (1736).

Guignes, J. de, Amiot, J., Art militaire des Chinois, ou Recueil d'anciens traités sur la guerre, composés avant l'ére chrétienne, par différents généraux chinois, Paris : chez Didot l'ainé, M.DCC.LXXII.

Hélvetius, C. A., De l'esprit, Paris : Durand, 1758.

Herdtrich, Ch., Intercetta, P., Rougement, F., Couplet, Ph., Confucius Sinarum Philosophus, Parisiis : apud Danielem Horthemsls, 1687.

Intercetta, P., Herdtrich, Ch., Rougement, F., Couplet, Ph., Confucius Sinarum Philosophus, Parisiis : apud Danielem Horthemsls, 1687.

Karp, S. (éd.), Le mirage russe au XVIIIe siècle, Ferney-Voltaire, 2001.

Kowalewicz, M. H., « Les échanges épistolaires de Johann Albrecht Euler, interlocuteur priviligié de la ‚République des savants' en Russie (1769-1800) », dans : U. J. Schneider, Kultur der Kommunikation. Die europäische Gelehrtenrepublik im Zeitalter von Leibniz und Lessing, Wolfenbütteler Forschungen, 109, Wiesbaden : Harrassowitz, 2005, pp. 49-75.

Kowalewicz, M., « Quelques aspects des réseaux de langue allemande autour de l'Académie des sciences de Pétersbourg », dans : G. Dulac [et a.], La Culture française et les archives russes. Une image de l'Europe au XVIIIe siècle, Ferney-Voltaire : Centre International d'Étude du XVIIIe siècle, 2004, pp. 211-237.

Lange, J., Nova Anatome, Seu Idea Analytica Systematis Metaphysici Wolfiani, Francoforti/Lipsiae : Bibliopolium Knochianum, 1726.

La Loubère, S. de, Description du royaume de Siam, 2 vol, Amsterdam : Boom, 1700.

La Peyrère, I. de, Praeadamitae. Sive exercitatio super versibus auodecimo, decimotertio, & decimoquarto, capitis quinti epistolae D. Pauli ad Romanos, [S. l.], 1655.

Le Lorrain de Vallemont, P., Les éléments de l'Histoire, Lyon ; et se vend à Paris : chez Rigaud, 1708.

Le Mercier de la Rivière, P.-P.-F.-J.-H., L'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques, Londres : Nourse/Paris : Desaint, 1767.

Les Devoirs de l'Homme Raisonnable Montrées Par des Exemples Historiqvues Et Amvusantes, Nuremberg : Stein und Raspe, 1751.

Lévesque, P.-Ch., Pensées morales de divers auteurs chinois, Paris : Didot ainé, 1782.

Liechtenhan, F.-D., « Jacob von Stählin, académicien et courtisan », in : Cahiers du monde russe, 43/2-3 (2002), pp. 321-332.

Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus (recueillies par Le-Gobien, Du-Halde Ingoult. La-Neuville Patouillet et autres), Paris : Le Clerc, 1717 – 1776.

Lortholary, A., Les ‚philosophes' du XVIIIe siècle et la Russie. Le Mirage russe en France au XVIIIe siècle, Paris : Boivin, 1951.

Lütkemann, G. T., Dissertatio epistolica de philosophia Sinensium cavte circvmspecte lavdanda, [Greifswald]: Struck, 1739.

Magalotti, L. (ed.), Notiziae Varie Dell'Imperio Della China E Di Qualche Altro Paese Adiacente Con La Vita Di Confucio Il Gran Savis della China, e un saggio della sua Morale, Firenze : Manni/Carlieri, 1697.

[Mairan, J.-J. de,] Lettres de M. de Mairan au R. P. Parrenin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Pékin : Contenant diverses Questions sur la Chine, Paris : Chez Desaint & Saillant, 1759.

Martini, M., Histoire de la Chine, Paris : Barbin, 1692.

Mencke, J. B., Reimann, F., Historia Philosophiae Sinensis novo methodo tradita, emendata, et aucta, et vice secunda sub prelumire iussa, Brunsvigae : Schröder, 1727.

Montesquieu, De l'Ésprit des loix Ou du Rapport que les Loix Doivent avoir avec la Constitution de chaque Gouvernement, les Mœurs, le Climat, la Religion, Le Commerce, &c, Genève : Barillot, [1748].

Moyriac de Mailla, J. de, Histoire générale de la Chine, ou, Annales de cet empire, traduites du Tong-kien-kang-mou par le feu Père Joseph-Anne-Marie de Moyriac de Mailla, Jésuite François, missionnaire à Pékin ; publiées par M. l'Abbé Grosier et dirigées par M. Le Roux des Hautesrayes, A Paris: chez Ph.-D. Pierres, chez Clousier, 1777-1783.

Pallath, P., La liturgia eucaristica della Chiesa siro-malabarese, Quaderni di « Rivista liturgica », 1, Padova : Ed. Messaggero, 2000.

chaque Gouvernement, les Mœurs, le Climat, la Religion, Le Commerce, &c, Genève : Barillot, [1748].

Pascal, B., Cinquième lettre escrite à un provincial par un de ses amis. De Paris, le 20 mars 1656, [S. l. n. d.], [1656].

[Pascal, B.], Pensées de M. Pascal sur la religion, et sur quelques autres sujets, qui ont esté trouvées après sa mort parmy ses papiers [publiées avec une préface par Étienne Perier], Paris : G. Desprez, 1669.

Pazmanus, R., De cultu Confucii philosophi et progenitorum apud Sinas, Leodi & Venetiis [s. n.], 1700.

Prémare, J.-H. de, Selecta Quaedam Vestigia procipuorum Christianae Relligionis

dogmatum, ex antiquis Sinarum libris eruta, manuscript à la BNF.
Prémare, J.-H. de, Vestiges des principaux dogme chrétiens tirés des anciens Livres chinois, Paris : Bureau des annales de philosophie chrétienne, 1878.
Prémare, J.-H. de, The Notitia linguæ Sinicæ, Malaccae : cura Accademiae anglo-sinensis, 1831.
Proteus, E., Der Höllische Proteus/ oder Tausendkünstige Versteller/ vermittelst Erzehlung der vielfältigen Bild-Verwechslungen Erscheinender Gespenster/ Werffender und poltrender Geister/ gespenstischer Vorzeichen der Todes-Fälle/ Wie Auch Andrer abentheuerlicher Händel, Nürnberg : Endter, 1690).
Протоколы заседаний Конферерценции Императорской Академии наук с 1725 по 1803 [Procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences depuis sa fondation jusqu'en 1803], Saint-Pétersbourg, : Académie des sciences, t. 3, 1900.
Reimann, F., Mencke, J. B., Historia Philosophiae Sinensis novo methodo tradita, emendata, et aucta, et vice secunda sub prelumire iussa, Brunsvigae : Schröder, 1727.
Renaudot, E., Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs Mahometans, qui y allerent dans le neuvième siècle, Paris : Jean-Baptiste Coignard, 1718.

Rougement, F., Intercetta, P., Herdtrich, Ch., Couplet, Ph., Confucius Sinarum Philosophus, Parisiis : apud Danielem Horthemsls, 1687.
Semler, I. S., Commentatio De Vestigiis Antiquissimis Doctrinae, Hallae Magdeburgicae : Hendel, [1761].
Thiberge, L., Brisacier, J.-Ch., Lettre de Messieurs des missions étrangères au Pape sur les idolâtries et les superstitions chinoises Cologne [i.e. Amsterdam], chez les heritiers de Corneille d'Egmond, M. D CC.
Trägård, E., Hwarfner, C., (De Antiquitatae Sinarum. Suffragante Ampliss. Ordine Philos., Gryphiswaldiae : Röse, 1772.
Voltaire, Abregé de l'histoire universelle, depuis Charlemagne, jusques à Charlequint, 2 vol., Londres : chez Jean Nourse, 1753.
Voltaire, Essai sur l'histoire universelle, depuis Charlemagne, attribué à Mr. de Voltaire, A Basle et se vend à Drese: chez George Conrad Walther, 1754.
Voltaire, Dictionnaire philosophique, portatif, Londres [i. a. Geneva], 1764.
Voltaire, Essay sur l'histoire générale, et sur les moeurs et l'esprit des nations, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, [Genève :] [Cramer], 1756.
Voltaire, L'orphelin de la Chine, Paris : Lambert, 1755.
Vossius, I., Dissertatio de vera ætate mundi, La Haye : Vlacq, 1659.
Zedelmaier, H., Der Anfang der Geschichte. Studien zur Ursprungsdebatte im 18. Jahrhundert, Studien zum Achtzehnten Jahrhundert, 27, Hamburg : Felix Meiner 2003.